

RAFAEL POMBO : LA TRADUCTION ET LES ÉCHANGES INTERCULTURELS AU XIX^e SIÈCLE EN COLOMBIE¹

Paula Andrea Montoya Arango²

Professeur Universidad de Antioquia, Colombie

Doctorante Universidad de Montreal, Canada

paulamontoya000@yahoo.com

Résumé :

Le poète et traducteur Rafael Pombo (1833-1912) constitue un exemple intéressant pour découvrir les échanges dont ont bénéficié les intellectuels colombiens du XIX^e siècle. Cette époque est caractérisée par la constitution des États-Nations, par la recherche de modèles à imiter dans tous les domaines, et par une ambiance « interculturelle » propice pour établir des contacts. Pendant son séjour de dix-sept ans aux États-Unis, Pombo a mené diverses activités telles que le contact avec les poètes nord-américains William Cullen Bryant (1794-1878) et Henry Wadsworth Longfellow (1807-1882). Ces contacts deviennent des éléments importants pour connaître un peu mieux l'histoire de la traduction en Colombie ainsi que l'histoire culturelle du pays.

Mots clés : États-Nations, interculturalité, poète, traducteur, histoire de la traduction, histoire culturelle.

Resumen :

El poeta y traductor Rafael Pombo (1833-1912) constituye un ejemplo interesante para descubrir los intercambios que hicieron los intelectuales en Colombia en el siglo XIX. Esta época se caracterizó por la constitución de los Estado-Nación, por la búsqueda de modelos a imitar en todos los campos, y por un ambiente « intercultural » propicio para establecer contactos. Durante su estadia de diez y siete años en Estados Unidos Pombo desarrollo diversas actividades, y entró en contacto con poetas estadounidenses, entre ellos, William Cullen Bryant (1794-1878) y Henry Wadsworth Longfellow (1807-1882). Estos contactos se convierten en elementos importantes para conocer un poco más sobre la historia de la traducción en Colombia y sobre la historia cultural del país.

Palabras clave : Estados-Nación, interculturalidad, poeta, traductor, historia de la traducción, historia cultural.

Abstract:

Rafael Pombo (1833-1912), poet and translator, is an interesting example to present the intellectual exchanges carried out during the XIXth century in Colombia. It is a time characterized by the constitution of Nation-States, by a search for models to imitate in every domain, by an « intercultural » atmosphere proper to establish relationships. During his staying in New York, for seventeen years, Pombo developed different activities and got in touch with American poets, among them William Cullen Bryant (1794-1878) y Henry Wadsworth Longfellow (1807-1882). These relationships became an important fact to get to know a bit more about the history of translation in Colombia and about the cultural history of our country.

Key words: Nation-States, intercultural, poet, translator, history of translation, cultural history.

¹ Cet article fait partie du travail de recherche d'une thèse en traduction soutenue le 13 novembre 2008 à l'Université d'Ottawa : « Le traducteur médiateur interculturel en Colombie au XIX^e siècle : Rafael Pombo (1833-1912) ».

² Titulaire d'une Maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa et membre du Groupe de Recherche en Traductologie de l'Université d'Antioquia. Actuellement étudiante au doctorat en traduction à l'Université de Montréal.

1. Introduction : Rafael Pombo, traducteur de Longfellow et Bryant ?

Le nom de Rafael Pombo (1833-1912) occupe une place privilégiée dans l'histoire culturelle colombienne. Lorsque nous regardons le site web de la présidence de la République de la Colombie, lien consacré aux écrivains les plus représentatifs de toute l'histoire du pays, on trouve des noms tels que Gabriel García Marquez, Álvaro Mútiis, José Asunción Silva, Soledad Acosta de Samper, Julio Flórez, Carlos Castro Saavedra et le poète Rafael Pombo. La mise en évidence de Pombo dans ce site web montre combien le poète colombien est considéré comme une « figure représentative » de la littérature nationale. Le texte d'accompagnement, de Beatriz Helena Robledo, chercheuse en littérature pour la jeunesse en Colombie, signale qu'il a été embauché par la maison d'édition nord-américaine *Appleton* pour « llevar al castellano » quelques contes de la tradition anglaise. D'après elle :

« [...] más que traducir, crea y recrea historias en verso que sobresalen, dentro de la literatura infantil hispanoamericana del siglo XIX, de la forma que narra sus historias Pombo es no sólo el gran clásico de las letras colombianas para la niñez, sino uno de los grandes iniciadores de esta modalidad literaria en la región. [...] Pero la mayor popularidad la alcanzó este autor en su país y en obras antológicas, en la literatura infantil, especialmente los textos contenidos en su libro *Cuentos pintados y cuentos morales para niños formales* (1854) [...] Logró recrear los recuerdos de la infancia en su país y muchos de los chicos recuerdan a Rin Rin, el renacuajo, los vestidos de la Pobre Viejecita y las colas de las ovejas de la Pastorcita»³.

Dans cette présentation de Robledo, deux éléments ressortent. D'une part, le « père » de la littérature pour la jeunesse en Colombie, a acquis sa popularité grâce aux contes pour les enfants et aux fables. Robledo termine son texte de présentation en faisant référence aux personnages traditionnels des contes tels que *Rin Rin*, *La Pobre Viejecita* ou *Pastorcita*, dont on peut dire qu'ils font partie de la culture populaire colombienne. Prenons quelques exemples pour confirmer combien l'image de Pombo est ancrée dans la mémoire collective des colombiens et combien le poète représente presque un « symbole national » de l'enfance et de l'éducation en Colombie : une fondation appelée « Fundación Rafael Pombo »⁴, dédiée au développement d'activités pour promouvoir « la formación integral de la niñez »; un grand parc d'attractions dans la capitale colombienne, *Mundo Aventura*, qui comporte un parc thématique appelé : *Mundo Pombo*⁵ dont les principales attractions sont des figures de presque deux mètres qui représentent les personnages des contes; et, finalement, le grand nombre de réimpressions de ses fables dans des livres, méthodes de lecture pour l'école, ainsi que la grande production multimédia de celles-ci⁶.

³ http://web.presidencia.gov.co/asiescolombia/cultura_escr_3.htm

⁴ <http://www.fundacionrafaelpombo.org/>

⁵ http://www.bogota.gov.co/portel/libreria/php/frame_detalle_noticias_1_nyn.php?h_id=20906&version=a

⁶ Le dernier projet connu sur les fables de Rafael Pombo, a été entrepris par un chanteur colombien très populaire, Carlos Vives, en 2007. Le projet cherche à mettre en musique ses contes dans la voix de divers musiciens

Cette image de fabuliste est, pour sûr, la plus reconnue parmi les Colombiens, dont l'origine remonte à la traduction et à l'adaptation de *Nursery Rhymes*. D'autre part, la chercheuse souligne, néanmoins, le talent de Pombo comme traducteur, mais plutôt comme créateur, parce qu'il a fait « plus que traduire ». Ce commentaire de Robledo met en évidence à quel point la traduction peut être considérée comme une activité de second ordre, puisque si l'on considère qu'il a fait « plus que traduire » et que la création et la recreation sont plus importantes, cela veut dire que la traduction est envisagée comme une activité de moindre catégorie et presque proche du plagiat.

Il est sans doute vrai, que l'enthousiasme suscité par ces traductions a réveillé chez Pombo un intérêt pour le genre et pour l'éducation pour les enfants; nous considérons que le travail mené par Pombo se trouve à la frontière de la traduction, de l'adaptation et de la création. Raison pour laquelle le phénomène devient plus intéressant : sans aucun doute la traduction a joué un rôle considérable.

D'ailleurs, il convient de souligner que l'œuvre poétique de Pombo et sa réalité de traducteur sont presque oubliées : en témoigne le manque d'études sur le poète signalé par quelques critiques (Robledo, 2006; Pöppel, 2004), Héctor Orjuela apparaissant comme son principal et presque unique spécialiste. À ce manque d'études, nous devons ajouter que sa tâche comme traducteur mérite une révision parce que, comme nous l'avons vu, plus haut, cette activité a été étudiée d'une façon superficielle sans tenir compte de tous les éléments sociohistoriques qui se trouvent autour de ces traductions⁷. Nous avons commencé en citant les traductions des contes de la tradition nord-américaine, mais il faut ajouter les auteurs considérés canoniques tels que : Bryon, Shakespeare, Longfellow, Bryant, Hood, Blanco White, Tennyson, Lamartine, Hugo, Musset, Goethe, parmi d'autres. Une étude de ce type donnera la valeur à la traduction comme un instrument fondamental dans la création de Rafael Pombo ainsi que la place de son travail comme traducteur dans l'histoire culturelle du pays.

L'intérêt de Pombo pour la traduction remonte à sa jeunesse. Dès son plus jeune âge, Pombo a établi un rapport entre la traduction, l'étude des œuvres et des auteurs et la création. Pombo avait 12 ans lorsqu'il a commencé à écrire des cahiers comportant des commentaires de lecture d'auteurs qu'il aimait, avec des traductions de poètes anglais et quelques-uns de ses premiers poèmes. Orjuela (1965) donne le titre de quelques-uns de ces cahiers: « Diario de mil curiosidades para su propio dueño que lo es verdaderamente el señor Licenciado en Bellas Artes J. Rafael Pombo, Seminarista que fue en la ciudad de Bogotá a 1845»; «Panteón literario, La Araña o poesías de José Rafael Pombo y Rebolledo y sus traducciones del latín, francés e inglés más curiosas. Bogotá, 1845. Manuscritos del autor, así que el inglés, ocupa gran parte de esta obra, e incluso el retrato de "The english queen" [sic] Victoria»; «Álbum poético de J. R. Pombo, Tomo I, 1845» (Quijano, 1933).

Chez Rafael Pombo, donc, un rapport très particulier existait avec la traduction depuis sa jeunesse et après, lorsqu'il a traduit d'autres auteurs, des articles pédagogiques et des livrets d'opéra. Pombo a toujours octroyé diverses fonctions à la traduction : créatrice, pédagogique, moralisante, etc. En fait, son contexte a montré que dans son environnement la pratique de

colombiens en utilisant les rythmes propres à la région tels que le *bambuco*, le *vallenato* ou le *pasillo*. Pour plus de détails, consulter le site web officiel du musicien colombien Carlos Vives : <http://www.carlosvives.com>.

⁷ Il existe deux thèses de Maîtrise consacrées à l'analyse d'un point de vue linguistique, des caractéristiques les plus remarquables de ces « traductions-adaptations ». « Análisis formal de « cuentos pintados » de Rafael Pombo », auteurs : Jairo Escobar Argaña et Gustavo Reyes Galeano et « Análisis formal de algunas fábulas de Rafael Pombo », auteur: Amparo Hernández Rojas.

l'écriture et pourquoi pas, la traduction, était une activité courante et un instrument pour s'appropriier des idées et construire une identité nationale, comme l'ont montré quelques études menées par des chercheurs colombiens (Aguirre Gaviria, 2004; Orozco, 2000).

Dans cet article nous allons montrer tout particulièrement comment Rafael Pombo, dans un contexte propice aux échanges interculturels, a établi des rapports considérables avec deux écrivains nord-américains, Bryan et Longfellow. Ce faisant, il fait preuve de l'intérêt des intellectuels hispano-américains désireux de créer des liens entre les deux Amériques. Par conséquent, nous découvrirons l'importance de ces rapports pour l'histoire de la traduction en Colombie.

2. Un contexte propice pour les échanges

Pombo a vécu une période très intéressante à New York lorsqu'il y était diplomate. Pendant sa période comme soldat en 1854 lorsqu'il a défendu le pays d'un coup d'État mené par le général José María Melo, Pombo a connu le Général Pedro Alcántara Herrán. Celui-ci avait été nommé par le président Manuel María Mallarino ministre à l'étranger pour les États-Unis et le Costa Rica. Grâce aux influences de son père qui fréquentait les sphères du pouvoir, Pombo a été nommé secrétaire de la délégation colombienne aux États-Unis et au Costa Rica, et il s'est rendu avec le Général Herrán à New York en 1855 (Orjuela, 1965; Robledo, 2006), où il a vécu pendant une période de dix-sept ans.

Toute une ambiance « interculturelle » entourait Pombo : écrivains, diplomates, journalistes, voyageurs d'origine hispano-américaine se sont rencontrés à New York. Pombo, en sa qualité de diplomate, a eu l'occasion d'entrer en contact avec diverses personnalités ; ces rencontres, une ville qui avait une vie culturelle très riche et son esprit ouvert ont motivé Pombo à mener plusieurs projets, parmi eux des projets de traduction.

Mais avant d'observer concrètement ces échanges, il faut faire le point sur l'intérêt historique de ceux-ci. L'importance accordée à ses échanges est montrée par divers auteurs qui affirment que les rapports culturels entre les deux Amériques commencent d'une façon plus « réelle » au début du XIX^e siècle. D'après Onís (1952), González (1959) et Orjuela (1980), les rapports intellectuels et culturels entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud avant le XIX^e siècle étaient peu communs. Les auteurs signalés expriment plusieurs raisons, par exemple, la période pendant laquelle chaque région était soumise par les colonisateurs, grosso modo les Anglais du nord et les Espagnols au sud respectivement, les rapports entre les deux Amériques étaient très limités car l'ancienne rivalité entre l'Angleterre et l'Espagne a été un des éléments qui empêchait à l'époque un contact culturel à cause des différences de valeurs que chaque religion imposait. D'un côté, pour les Anglais, les Espagnols étaient des tyrans et de l'autre côté, les Anglais étaient perçus par les Espagnols comme des hérétiques. D'ailleurs, tout un système de valeurs sociales, culturelles et économiques les éloignaient. Les Américains, pour leur part, avaient peu d'intérêt pour les Hispano-américains.

Avec les mouvements d'indépendance, la situation a beaucoup changé, et comme l'affirme Orjuela (1980), les rapports ont commencé à être plus directs: « La revolución norteamericana desde el principio despertó viva simpatía entre los criollos que abrigaban la esperanza de independizarse del gobierno monárquico español » (p. 52). La situation préindépendantiste et postindépendantiste a été favorable pour que les hommes de lettres de l'Amérique hispanique se déplacent soit comme voyageurs, « procères » de l'indépendance, exilés ou diplomates. De cette façon, le rôle du diplomate ou de l'exilé —la plupart des *criollos* lettrés— pendant cette époque a été fondamental pour établir des contacts entre les deux

Amériques. Retenons, de cette époque, que le plus important a été la traduction espagnole de la constitution nord-américaine parce que ce document sera la base sur laquelle les Hispano-américains détermineront eux-mêmes leur démocratie et, en conséquence, leur indépendance de l'Espagne (Bastin, 2006).

Ensuite, un bon nombre de politiciens de l'Amérique du Sud se sont intéressés à d'autres sujets, tels que le système éducatif nord-américain. Le cas le plus visible est celui de Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888), homme de lettres et politicien argentin qui s'est consacré, pendant son séjour aux États-Unis, à l'étude du système éducatif nord-américain : comme diplomate, il a écrit des livres sur l'éducation et une fois devenu Président de la République argentine, Sarmiento a mis en place plusieurs idées dans son pays (Orjuela, 1980). Le travail de Rafael Pombo revêt d'une importance considérable, parce que le poète colombien est considéré comme un homme clé pour comprendre comment se sont poursuivis les échanges entre les Amériques au XIX^e siècle. En effet, l'éducation et la littérature nord-américaine seront des sujets d'intérêt pour les Hispano-américains.

Pour mieux y comprendre, nous utiliserons le concept d'« ambassadeurs of culture », proposé par la chercheuse nord-américaine Kirsten Silva Gruesz (2002). L'« ambassadeur culturel » met en évidence une situation d'« interculturalité » des hommes de lettres hispano-américains au XIX^e siècle et la Colombie ne fait pas exception à la règle⁸. Ces hommes lettrés ont accompli un rôle comme diplomates et ils ont vécu dans un environnement qui a permis le contact entre les États-Unis et l'Amérique hispanique. La situation socioculturelle des États-Unis au XIX^e siècle avait toutes les caractéristiques d'une société où les frontières étaient faibles. Pour diverses raisons, les hommes lettrés se sont déplacés « vers le nord ». Les grandes villes comme New York, sont devenues des carrefours où l'on relève les premières traces d'une présence « latine » forte qui a marqué la culture nord-américaine. D'ailleurs, ces hommes ont commencé à établir divers rapports avec ce nouvel espace, et par conséquent, ces contacts ont eu comme résultat diverses situations : les traces écrites dans les zones de contact (les frontières physiques telles que le Nouveau-Mexique ou la Californie, ou les villes qui ont hébergé de grandes communautés hispanophones telles que New York ou Los Angeles). Une autre situation décrite par Silva Gruesz est celle qu'elle appelle les contacts « transaméricains » et « transatlantiques » : cette situation peut être illustrée à partir de tous les réseaux de publications, des rapports de mécénat, dont la traduction, laquelle est vue par l'auteure comme une forme de « transamerican thinking ». Ces contacts sont alors une preuve de ce « transnational traffic in words ».

Voici quelques exemples de ces échanges. Nous les aborderons à partir des contacts et des publications issues de ces contacts, et de manière plus détaillée, nous regarderons les rapports que Pombo a eus avec Bryant et Longfellow.

Tout d'abord, les fréquentations de Pombo nous permettront de voir « l'ampleur sociale » à laquelle il avait accès : écrivains, politiciens, artistes et familles nord-américaines de l'élite. Pombo habitait le Gramercy Park-House, un hôtel où il y avait une grande présence d'hispanophones (Orjuela, 1997). Ces cercles ont permis à Pombo d'élargir ses perspectives intellectuelles et culturelles. De plus, c'était pour lui l'occasion parfaite de connaître la réalité nord-américaine de l'époque : un pays avec une présence hispanophone de plus en plus marquée.

⁸ «To be an ambassador of culture involves reporting and representing, but not enforcing, the authority of that idealized realm of prestige knowledge in a place where it does not rule –whether in the hinterlands or in a cosmopolitan space where many value systems come together in chaotic plurality, as they did in American cities » (Gruesz, 2002, p. 18).

Parmi les intellectuels et les hommes de lettres hispanophones que Pombo a connus, se trouvent le cubain Enrique Piñeyro⁹, José Durand de Guatemala et l'espagnol Andrés Orihuela, entre autres. Pombo a rencontré aussi d'autres compatriotes tels que : Mariano Manrique, Joaquín Posada, Alejandro Posada, Santiago Pérez, Luis Mantilla. Tous des personnages liés à la culture ou à la politique de la Colombie. Pombo a été en contact avec des politiciens comme Tomás Cipriano de Mosquera, le Général vénézuélien José Antonio Páez, le costaricien Luis Molina ou le diplomate chilien Carlos Morla Vicuña.

Parmi ces relations littéraires avec des écrivains nord-américains, Rafael Pombo était amie de la poétesse María Juana Christie de Serrano. Il a été le premier à faire connaître cette poétesse en Colombie à travers la traduction de ses poèmes qui ont été publiés dans l'anthologie *Parnaso colombiano*, faite par Julio Añez en 1887 (Orjuela, 1965, 1975).

Ses relations avec les écrivains nord-américains Bryant et Longfellow, sont très importantes et représentent un élément interculturel très clair dans l'histoire culturelle colombienne. Nous y reviendrons plus loin.

Terminons cette question des contacts établis par Pombo, en mentionnant le musicien Louis Moreau Gottschalk, fréquentation intéressante parce que Pombo traduit en guise de cadeau pour ce dernier « Le lac » de Lamartine, une de ses traductions les plus connues. De plus, avec ce musicien nord-américain, Pombo a partagé son goût pour la musique. Goût qu'il essaiera de transmettre à son retour en Colombie.

Ces contacts sont liés à la production dont nous allons parler maintenant. Pym (1998) affirme avec raison que les traducteurs ne travaillent pas seuls, qu'ils forment des réseaux qui permettent le flux des textes et des idées. Tous ces contacts ont permis à Pombo non seulement d'établir des liens d'amitié, mais de mener des collaborations qui ont une portée évidente sur le travail des intellectuels colombiens au-delà des frontières, collaborations que Gruesz (2002) appelle « transaméricaines ».

De fait, la production du poète aux États-Unis est significative. Orjuela (1965) affirme que pendant son séjour à New York, Pombo a écrit quelques-uns de ses poèmes les plus importants, par exemple *La Hora de Tinieblas*, sans compter son journal personnel pendant ces premières années aux États-Unis et sur lequel nous reviendrons rapidement pour, de façon générale, signaler comment celui-ci fournit quelques éléments de la perception culturelle et de l'ambiance « interculturelle » à cette époque à New York.

Le journal personnel de Rafael Pombo édité par Romero (1983) a été écrit entre 1855 et 1866 à New York. Dans ce journal personnel, Pombo écrit ses premières impressions de la vie et de la géographie des États-Unis. Dans ces premières années, nous pouvons voir que Pombo avait une vision très critique de la culture nord-américaine:

« He venido aquí a espiar el siglo XIX... Yo preferiría tener siempre buen humor a ser banquero como estos de aquí, es decir, una máquina de echar firmas. Estos son

⁹ Silva Gruesz (2002) décrit Piñeyro (1839-1911) comme un diplomate et écrivain cubain fondateur du journal *El Mundo Nuevo* à New York. Après la guerre de 1868 à Cuba, il s'est réfugié aux États-Unis. Il a été une figure active dans les luttes préindépendantistes à côté d'autres intellectuels cubains qui ont créé le journal *La Revolución de Cuba*. De l'avis de Silva Gruesz : « *El Mundo Nuevo* was a semi-monthly « illustrated encyclopedia » that digest important international and local news. It also devoted a good deal of space to belletristic essays, serialized novels, descriptive and scientific engravings, poetry and at one point even fashion plates in sixteen lavish folio pages per issue » (p. 188).

verdaderamente los hombres más pobres del mundo. Yo haciendo versos soy mucho más rico que ellos » (Romero, 1983, p. 7).

Ce commentaire montre que Pombo ne se laisse pas impressionner par la grande ville. Il arrive à New York avec ses propres conceptions et il se trouve dans une position de confrontation presque permanente. De plus, il ne se laisse pas impressionner non plus par la force politique que représente le pays, qu'il appelle « la república modelo » (La république modèle). Il observe avec les yeux d'un critique qui analyse tout :

« La paz, libertad y costumbres hospitalarias, proverbiales, de los Estados Unidos son a veces bien curiosas. En Louisville ha habido con motivo de las elecciones una batalla en toda forma entre *Know-nothings*¹⁰ e irlandeses: quedaron muertos 20, heridos un sinnúmero [...]. Luego con decir “esto es en tiempo de elecciones” queda todo compuesto, y siguen los EE.UU. en su profesión tan lucrativa de república modelo» (*Ibid.*, p. 25).

Mais cela ne l'a pas empêché d'admirer le paysage et les progrès technologiques et artistiques qu'offrait la ville. De fait, nous pouvons affirmer que Pombo a essayé de s'« approprier » cet espace et de donner sa propre vision comme on peut le voir avec la belle description qu'il a fait des lieux new-yorkais : «Acostumbrado al eterno estrépito de las fábricas y carros de Nueva York, el silencio casi completo de que me encontraba rodeado y el santo objeto de cuanto más próximamente vi, me poseyeron de recogimiento y religiosa tristeza» (p. 44). De cette façon, Pombo décrit l'île *Blackwell*, lieu qui servait à l'époque de refuge pour les malades mentaux. Cette description fait partie des descriptions que Pombo a faites de divers lieux de New York comme collaboration avec J. Durand (guatémaltèque) pour un guide touristique dont nous en parlerons. Pombo a parcouru la ville avec son ami et a laissé ses impressions consignées dans ce journal comme symbole de la perception culturelle d'un étranger à cette époque.

C'est aussi à ce moment de sa vie que Pombo a collaboré et publié des articles ou des traductions dans divers journaux nord-américains. Il faut également remarquer sa participation au journal *El Mundo Nuevo* créé par son ami, le critique cubain Enrique Piñeyro. Ce quotidien est un des journaux publiés en espagnol aux États-Unis au XIX^e siècle, travaux très symboliques des échanges transnationaux (Silva Gruesz, 2002). Pombo publie un poème anglais dans *l'Evening Post* (journal édité par Bryant) et dans *The Church Journal* (son poème *Cadena*), Pombo a aussi publié des articles à caractère politique, en tant que diplomate, dans *The New York Herald* et *National Intelligencer*.

Par ailleurs, il faut mentionner la collaboration de Rafael Pombo dans le guide pour les voyageurs hispanophones dirigé par José Durand *Guía del Viajero en Los Estados Unidos (1859)*¹¹; l'aide fournie au scientifique nord-américain Isaac F. Holton avec qui Pombo a

¹⁰ « *Know-nothing* era el miembro de un partido secreto, llamado *Know-nothingism*, opuesto a la nacionalización de extranjeros. Floreció en los Estados Unidos entre 1853-1856» (Romero, 1983, p. 7).

¹¹ Dans la préface du livre José Durand (1859) affirme : « Sólo nos falta dar aquí públicamente las gracias al Sr. Don Rafael Pombo, secretario de la Legación de Nueva Granada, por la eficaz cooperación que nos ha prestado con sus excelentes [sic] artículos pág. 76 sobre “El catolicismo en la gran república,” y pág. 99 sobre “Las Norteamericanas en Broadway,” » (p. iv). Cette *guía* fait un panorama de l'ambiance politique, culturelle, économique et touristique de New York à l'époque pour les « visiteurs » (plutôt que pour les émigrants) hispano-américains. Pour cette raison

partagé des informations sur la Nouvelle Grenade lorsque celui-ci écrivait son livre *Twenty Months in the Andes (1857)*¹², livre de caractère scientifique et en même temps journal de voyage qui fait une étude de la région américaine; et des articles pour la *Appleton's American Cyclopedia (1887)*¹³.

En somme, toutes ces collaborations signalent l'importante production du poète colombien et montrent la participation de Rafael Pombo à la vie intellectuelle nord-américaine de l'époque. Si à cette production nous ajoutons les traductions des contes pour enfants que Pombo a faits pour la maison d'édition *Appleton*, nous pouvons réaffirmer, comme l'indique Silva Gruesz (2002), que Pombo a contribué à tracer les premières lignes d'une identité « latino-américaine » aux États-Unis et il a effectué un certain travail « cosmopolite ».

Mais, regardons comment a été le rapport avec les poètes Longfellow et Bryant et quelle est l'importance pour la réflexion sur l'histoire de la traduction en Colombie.

3. Longfellow et Bryant : essai d'un dialogue interculturel.

Les poètes William Cullen Bryant (1794-1878) et Henry Wadsworth Longfellow (1807-1882) ont eu une grande influence sur les poètes hispano-américains au milieu du XIX^e siècle (Orjuela, 1980; González, 1959; Englekirk, 1942). Comme nous l'avons signalé, les écrivains hispano-américains se sont intéressés à certaines manifestations politiques et culturelles des États-Unis. Les écrivains nord-américains se sont intéressés aussi à la culture espagnole. Pour appuyer cette assertion, notons que les auteurs tels que Washington Irving, Ticknor, Everett, Prescott sont reconnus pour avoir exprimé leurs préférence pour la culture et la littérature espagnole (González, 1959).

Bryant et Longfellow eux-mêmes ont établi des rapports avec la culture hispano-américaine. En ce qui concerne Bryant, celui-ci est considéré comme le premier écrivain nord-américain qui s'est intéressé à la culture et à la littérature hispano-américaine : « Of all our great men of letters, he was the first one to interest himself in the literary production of Spanish America and the first also to visit it » (González, 1959, p., 180). Bryant a témoigné de l'amitié envers divers écrivains hispano-américains tels que Matías Romero, Guillermo Prieto et José Rosas Moreno. Son rapport le plus connu est avec le poète cubain José María Heredia¹⁴. De ce dernier, Bryant a traduit le poème « En una tempestad » et il a participé à la traduction et à la

s'y trouvent des descriptions sur la ville nord-américaine qui cherchent aussi à approcher les visiteurs étrangers. Regardons comment Pombo commence son article sur « Le catholicisme dans la Grande République » : « El siglo XIX, en que los artistas se hacen millonarios, y en que viajamos, por decirlo así, montados en el pensamiento humano, tiene reputación de materialista, y los Estados Unidos muy especialmente andan de boca en boca como un pueblo sin más ley que el interés [...] Un español echará de menos los importantes repiques de las campanas de su país, pero en cuanto al número de campanarios, ni Castilla la Vieja, ni Méjico saldrán muy aventajados en el parangón » (p. 76).

¹² Holton F (1857) naturaliste nord-américain, présente de cette façon la collaboration de Pombo dans son livre : « But to no one individual, nor, indeed, to all others, does the work owe so much as to Señor Rafael Pombo, secretary of the Granada legation. And this zeal was owing, not to a friendship to the author, to whom he was a stranger when his aid was first sought, but to a noble love for his country. May that country thank and reward him; for his faithfulness, accuracy, promptness, and zeal transcend all mere thanks of mine » (p. vi).

¹³ Orjuela (1965) présente quelques-uns des articles écrits par Pombo : « Isthmus of Panamá »; « Jiménez de Quesada »; « New Granada ».

¹⁴ Heredia a été considéré comme le premier à commencer des rapports culturels avec les États-Unis et l'Amérique hispanique. D'après Manuel Pedro González (1959), Heredia a travaillé comme professeur d'espagnol dans le pays « du nord ». Le poète cubain a dédié la première édition de ses poésies en 1825 à ses étudiants. Dans ce livre Heredia a écrit un prologue bilingue avec un système de prononciation de l'espagnol.

publication d' « Oda al Niágara »¹⁵, dans la revue *The United States Review and Literary Gazette* (González, 1959). De plus, Bryant a publié des articles écrits par des Hispano-américains dans les publications dont il était l'éditeur, tels que *United States Review and Literary Gazette* et dans le *New York Evening Post*. Le poète nord-américain a aussi visité Cuba et Mexique.

De la même façon, Longfellow a entretenu des rapports avec la culture hispanique. Passionné de littérature espagnole, il l'a enseignée à l'Université Harvard. Il a traduit en anglais certaines œuvres du poète espagnol Jorge Manrique (1440-1479). Longfellow a vécu en Espagne où il a établi des rapports d'amitié avec les écrivains hispano-américains : Irisarri, Mendive, Sarmiento, Miralla, Eusebio Guiteras (Orjuela, 1980).

Cependant, comment se fait-il que parmi les hommes de lettres hispaniques, Rafael Pombo se soit montré particulièrement intéressé par Bryant et Longfellow et non pas par d'autres auteurs nord-américains? Tout d'abord, il faut noter que Pombo n'est pas l'unique à s'intéresser aux deux poètes romantiques:

« La influencia más importante de los Estados Unidos en la poesía hispanoamericana se efectuó a través de Bryant y Longfellow, poetas que despertaron gran entusiasmo en los bardos románticos y que se preocuparon por establecer contactos con los países vecinos. El papel de Bryant y Longfellow en las relaciones culturales de la época ayudó a mejorar la imagen negativa que el “Coloso del Norte” había creado en la mente de sus vecinos, pero no logró borrarla del todo» (Orjuela, 1980, p., 98).

Il semble que les intellectuels de l'Amérique Hispanique, comme l'affirme Orjuela (1980), sympathisaient et s'identifiaient aux thématiques et aux valeurs que représentaient les deux poètes nord-américains. Aussi bien Bryant que Longfellow étaient vus comme d'« illustres citoyens » avec des valeurs morales et éthiques remarquables.

Pombo représentait la culture colombienne de l'époque, ancrée dans les fortes valeurs morales et religieuses chrétiennes. D'ailleurs, il faisait partie de toute une élite intellectuelle qui se préoccupait de la construction d'une identité et une nation (Aguirre Gaviria, 2004; Orozco 2000).

Dans cet article, il ne nous est pas possible de faire une étude comparative complète des poèmes traduits par Pombo des deux poètes nord-américains. Mais nous examinerons les thématiques des poèmes et quelques commentaires, pour découvrir partiellement l'intérêt de Pombo par les deux poètes. Ce matériel est tout à fait pertinent pour dessiner un panorama général. Il s'agira tout d'abord de Byron et après de Longfellow.

Pombo a traduit 11 poèmes du poète nord-américain William Cullen Bryant, poèmes envoyés au poète américain avec quelques commentaires. Les commentaires en forme de manuscrit se trouvent dans les archives de Pombo. Dans une note, Orjuela (1975) affirme : « Esta nota [les commentaires ajoutés aux traductions] titulada *The Translations* carece de fecha y se

¹⁵ Les deux traductions ont suscité une polémique. En ce qui concerne la traduction d'«En una tempestad», il semble que la traduction ait été présentée comme une création de Bryant: «In connection with this translation, it is pertinent to remark on the fact that beginning with the London edition of 1832 of Bryant's Poems, this composition has always been reproduced as one of his original poems, without any reference to the original. [...] Still another unsolved problem relative to this translation is the fact that Bryant left out in his rendition the last stanza of the original without any explanation» (González, 1959, p., 180). D'autre part, «Oda al Niágara» a paru sans le nom du traducteur, cela a été objet de diverses spéculations.

encuentra entre los papeles de Pombo que conserva la Academia Colombiana de la Lengua » (p. 307). Nous nous servirons des commentaires d'Orjuela.

Presque toutes les traductions, faites à New York, portent le titre original entre parenthèses. Bien que nous ne sachions pas exactement les dates des traductions, celles-ci pourraient avoir été réalisées entre 1870 et 1871, avant les traductions de Longfellow. Leur diffusion a été discrète par rapport à celle des traductions de Longfellow. Cependant, quelques-unes de ces traductions ont été publiées dans des journaux colombiens et dans des anthologies de traductions. Par exemple *Canción de la Amazona griega (Song of the greek amazon)* et *El firmamento (The firmament)* ont été publiées dans *Antología de líricos ingleses y angloamericanos* (Madrid 1924); *La jornada de la vida (The journey of life)* en 1897 dans le journal *La Reintegración* et *Las pampas del norte (The prairies)* dans le journal *La Escuela Normal* en 1876, deux journaux publiés en Colombie. Il faut remarquer la particularité du poème *La vida futura (The Future Life)* qui est accompagné du sous-titre « *traducción libre, para canto* » (Traduction libre pour chanter). Ces traductions ont parcouru le continent et elles ont traversé des frontières.

Rafael Pombo a connu personnellement Bryant, très probablement après lui avoir envoyé les traductions. Bryant a rencontré Pombo dans son bureau de *l'Evening Post* à New York le 10 mars 1871 (Robledo 2006). D'après Robledo, Pombo avait avec lui deux de ses propres poèmes écrits en anglais (*Our Madonna at Home* et *To my father*¹⁶), poèmes que Pombo a donnés à Bryant. Celui-ci a publié *Our Madonna at Home* dans *l'Evening Post*, et, d'après Robledo, Bryant a déclaré à Pombo que le poème: « no sólo era poesía y lengua inglesa, sino que el soneto le había gustado mucho » (*Op.cit.*: 189).

Rafael Pombo a traduit du poète nord-américain des poèmes qui exaltent le paysage, sujet que Pombo connaît parfaitement puisque c'était une thématique romantique qui correspond aux canons esthétiques romantiques traditionnels que Pombo avait appréciés avant de quitter son pays.

De plus, il est possible que Pombo se soit identifié avec Bryant à cause des valeurs qu'il représentait. D'après González (1959) Bryant était une des figures culturelles et morales les plus représentatives du XIX^e siècle aux États-Unis. Bryant était connu pour sa formation humaniste : connaissance des langues étrangères et traducteur d'auteurs classiques. D'ailleurs, sa vocation comme journaliste lui avait donné une réputation de libéral traditionnel, défenseur des causes justes, comme l'écrit Gonzalez (1959) : « To my way of thinking William Cullen Bryant symbolizes better perhaps than any other of his contemporaries the noblest qualities of the Puritan New England conscience » (179).

Les commentaires, écrits en anglais par Pombo, sont un reflet du respect et de l'admiration de Pombo par le poète nord-américain. Ceux-ci contiennent des informations à propos de la vision de Pombo sur la traduction et de la façon comment Pombo s'est approché aux poèmes originaux.

Pombo montre une position « soumise » et il en appelle à la traditionnelle « fidélité » et « littéralité ». Il affirme: « I have endeavored to make my translations as faithful and literal as the character of Spanish poetry could allow, with only some slight additions necessary for style and

¹⁶ Les deux poèmes se trouvent dans: Pombo, Rafael (1916) *Poesías de Rafael Pombo Tomo 2*, Bogotá: Imprenta Nacional, p. 287.

rhyme...» (Cité par Orjuela, 1975, p., 307). Pombo atténue avec « slight additions », des ajouts qui sont nécessaires pour que les traductions soient de « bon goût », des ajouts qui sont très récurrents dans ses traductions.

D'ailleurs, dans les commentaires, nous observons que Pombo demande une certaine « légitimation ». Dans le texte cité par Orjuela (1975), le traducteur affirme qu'il a fait réviser les traductions par d'autres personnes, par ses « amis littéraires » (« literary friends ») avant de les envoyer à Bryant. L'ambiance intellectuelle qui entoure Pombo, lui a permis d'avoir des amis ayant la connaissance pour apprécier les traductions, et des traducteurs travaillant en groupe (Pym, 1998). Mais Pombo demande aussi à Bryant de réviser lui-même les traductions et de les corriger au besoin. Pour Pombo, Bryant est ici « l'expert » qui a le pouvoir de juger et de « valider » ses traductions :

« I have already submitted these translations to severe criticism from literary friends, and, as the manuscript shows, I have changed every line or word objected to, whenever my own taste has agreed to the remark made. Now, Mr. Bryant is requested [sic] to mark in the manuscript any mistake, etc., he may detect, and express with the utmost frankness his opinion in regard to the plan and execution» (308).

D'autre part, il y a chez Pombo un souci constant de « la concision » de la langue anglaise :

«Mr. Bryant knows well that the Spanish language is not so monosyllabical and laconic as the English, and that, therefore, English poetry cannot be rendered in Spanish line by line and in identical measures unless some ideas are left out. Otherwise, the translation might be *intelligible*, but not written in *spanish style* » (cite par Orjuela 1975: 308).

Ce commentaire signale la position de Pombo face à l'obligation de respecter le « style » de la langue espagnole, et nous illustre comment Pombo témoignait d'un souci de la langue espagnole, il était intéressé à la construction d'une identité nationale. La réaffirmation d'une langue et d'une littérature nationale faisait partie de cette identité; c'est ainsi, que l'intérêt de Pombo par la langue d'arrivée se manifeste comme un élément très clair pour observer comme la traduction a sert à enrichir la langue espagnole. Il sait qu'il est difficile de traduire mot à mot et pour cette raison il affirme qu'une « bonne » traduction en espagnol, c'est-à-dire une traduction écrite en « *spanish style* » ne peut pas être une traduction mot à mot, « line by line ». Si le poème traduit mot à mot peut se comprendre, parce qu'il s'agit d'un « poème », c'est-à-dire parce qu'il peut transmettre l'effet stylistique propre au langage poétique, il doit avoir un style qui correspond au style de la langue d'arrivée. Pombo défend et reconnaît ainsi la langue espagnole comme une langue poétique au même titre que l'anglais.

En ce qui concerne Longfellow, Pombo a traduit 16 compositions. Les traductions ont été faites à New York et à Bogota. Avant de rentrer dans son pays, Rafael Pombo a essayé de contacter le poète comme il l'a fait avec Bryant, mais la rencontre n'a pas été possible et Pombo a dû se contenter de lui écrire. Il a écrit à Longfellow en 1868 une lettre accompagnée de sa traduction de *The Psalm of Life/El Salmo de la vida*, datée de 1864, c'est la première traduction que Pombo a faite du poète nord-américain. Les traductions ont aussi été publiées dans les anthologies, quelques-unes à l'étranger, et dans les divers journaux nationaux tels que *El Repertorio Colombiano (El herrero del pueblo, 1880)*, *La Escuela Normal (Los obreros, 1876)*,

El Nuevo Tiempo Literario (*Los niños*, 1903); *Evangelina* a été publié dans le journal chilien *La estrella de Chile* en 1872. Parmi les anthologies les plus importantes, soulignons *Traducciones poéticas de Longfellow* (New York, 1893) publiées par le colombien Rafael Torres Mariño, *Musa bilingüe* (San Juan, 1903) publiée à Puerto Rico par Francisco Javier Amy et *Los poetas de otras tierras* (Bogotá, 1935) publiée par Samper Ortega.

Ce réseau de publications montre, d'une part, que Pombo s'est intéressé à Longfellow lorsqu'il était à New York, mais sa sympathie pour la poésie et la personne de Longfellow a traversé les frontières et il a continué avec l'étude et la traduction de l'œuvre du poète nord-américain une fois rentré dans son pays. D'autre part, Pombo a transmis aussi cet intérêt à d'autres écrivains et collègues, augmentant ainsi la popularité de Longfellow en Amérique hispanique. En fait, l'intérêt de Pombo pour diffuser Longfellow dans l'Amérique hispanique lui confère le privilège d'être un des premiers traducteurs de Longfellow et d'avoir suscité, autour du poète nord-américain, tout un réseau de traducteurs, écrivains et poètes hispano-américains qui se sont passionnés pour lui, en particulier en Colombie.

La critique littéraire affirme que Longfellow a exercé une influence importante sur les Hispano-américains entre 1870 et 1900, période caractérisée par la transition du romantisme au modernisme (Orjuela, 1980; Englekirk 1942). Bien que Cuba, le Mexique, le Venezuela, le Chili et l'Espagne soient les pays où la poésie de Longfellow a connu la plus grande diffusion, la Colombie a eu un rapport particulier avec Longfellow. D'après Englekirk (1942), la Colombie est le pays qui a accueilli la majorité des traducteurs : des 94 traducteurs de Longfellow, 28 sont des Colombiens, et Rafael Pombo est le premier (en Colombie) avec la traduction de *The Psalm of Life* en 1864 :

«As we have already observed, Pombo's compatriots were the most zealous of all. Not only did they constitute the largest single national group, clearly indicting that Longfellow's popularity and influence was continuous and widespread in Colombia, but they also provided the largest number (109 as against a total of 245) of different translations and could count among them – in addition to Longfellow's first translator- the four leading individual translators in point of number of poems translated: Ruperto S. Gómez with forty-one translations to his credit, Rafael Pombo with fifteen, Jorge Gómez Restrepo with twelve, and Miguel Antonio Caro with nine» (p. 298).

De cette façon, Pombo est une figure qui a motivé ses compatriotes à traduire Longfellow et a contribué à créer un « national group » (groupe national) de traducteurs. D'ailleurs, il a aidé à promouvoir Longfellow dans d'autres pays, fait confirmé par l'aide fournie au diplomate chilien Carlos Morla Vicuña¹⁷.

Comme pour Bryant, nous devons essayer de trouver la raison pour laquelle Pombo s'est intéressé à Longfellow en particulier. Les raisons sont à l'évidence diverses. Par exemple, les

¹⁷D'ailleurs, la traduction d'*Evangelina*, dont Pombo a traduit seulement les 14 premières strophes du chant V, a été une collaboration avec le diplomate chilien Carlos Morla Vicuña : celui-ci a traduit tout le poème et l'a publié au Chili et à New York en témoignant sa reconnaissance à Pombo dans la préface : « Juzgo de mi deber advertir que debo a la espontánea y amistosa colaboración del afamado poeta colombiano Sr. Don Rafael Pombo, autor del original poema titulado Eda [sic], algunos de cuyos interesantes fragmentos han circulado por toda la América del Sur, las catorce primeras estrofas del V canto de la Segunda Parte. Entre ellas y las restantes no podrá menos de notarse la enorme distancia que separa la obra del literato consumado de la del novicio » (citée par Englekirk, 1954, note 10, p., 21).

thématiques abordées par Longfellow. Manchester (1931) et Englekirk (1942) affirment que Longfellow, Poe et Whitman ont été les auteurs le plus traduits à la fin du XIX^e siècle et début du XX^e. Cependant, Longfellow était le plus traditionnel des trois. La poésie de Longfellow d'après Englekirk (1942; 1954) avait des intentions moralisantes, c'était une poésie qui admirait le passé, la nature, les coutumes nationales, la tradition « indigène » et biblique. Cet élément moral présenté chez Longfellow peut être comparé au sentiment catholique qui a inspiré beaucoup d'intellectuels de l'Amérique hispanique comme Pombo, la différence étant que dans le cas du poète nord-américain ses valeurs étaient puritaines: «His poetry of the Good Life, of Christian virtues, “de resignación y de fe en Dios” of the home of children, written in no unusual diction and in facil, musical rhymes, has a certain universal appeal» (Englekirk, 1942, p., 306-307).

Un autre élément qui a pu attirer l'attention de Pombo est la vision qu'avait Longfellow de l'art et de la littérature utilisés comme un outil social et humaniste afin d'aider à la construction d'une identité « américaine ». D'après Englekirk (1954), Longfellow était un symbole qui représentait les aspirations nationales nord-américaines les plus significatives. Beaucoup d'Hispano-américains intéressés par Longfellow partageaient des influences européennes et la recherche d'une identité, d'une « cultura auténticamente americana » (p. 7).

De façon générale, dans un pays avec un fort attachement à la tradition comme la Colombie, Longfellow était vu comme un poète idéal pour enrichir la littérature nationale et poursuivre les idéaux capables d'imprégner la culture de valeurs morales. L'affinité des idéaux entre la pensée de Longfellow et de Pombo est évidente.

Étudions les commentaires dans la correspondance entre Pombo et Longfellow pour confirmer notre argument. Tout d'abord, dans ce contexte d'évidente interculturalité, la correspondance que Pombo et Longfellow ont entretenue devient un élément à considérer puisqu'elle représente des premiers les contacts culturels entre les États-Unis et l'Amérique, particulièrement la Colombie. Englekirk (1954) signale que la correspondance entre Américains et Hispano-américains était très rare aussi:

« En vano se buscará, sin embargo, alguna carta o indicación cualquiera de contacto epistolar con colegas de los países hispanos del sur, lo cual no ha de sorprender tanto, ya que ninguno de nuestros máximos valores literarios dirigió jamás sus pasos hacia la otra América, donde reinaba la feroz lucha entre « la barbarie y la civilización » (p. 6).

Pour cette raison, l'hispaniste nord-américain affirme que cette correspondance entre Pombo et Longfellow est un outil précieux de communication interaméricaine. D'ailleurs, il semble que cette correspondance ait été la seule que le poète nord-américain ait eu avec un écrivain hispano-américain (Englekirk, 1954).

Cette correspondance a été publiée de manière fragmentée. *L'Academia Colombiana de la Lengua* a publié en 1914 quelques lettres de Longfellow à Pombo et plus tard, Antonio Gómez Restrepo, dans l'édition officielle de 1917, a reproduit les mêmes lettres sans aucun contexte et sans avoir vu l'ensemble des lettres. De plus grands efforts ont été faits pour en faire une compilation complète par l'hispaniste nord-américain John E. Englekirk (1954). Englekirk (1954) a compilé des lettres dans les archives de Longfellow à la *Craigie House*, maison-musée de Longfellow à Cambridge (Massachusetts). Il a publié les lettres avec des détails sur l'œuvre de Pombo et son rapport avec Longfellow, ainsi que quelques traductions de ses poèmes faites

par Pombo et par d'autres traducteurs colombiens. D'autre part, Gerardo Ramos (1965) a publié la première lettre de Rafael Pombo à Longfellow, lettre qu'Englekirk n'a pas pu trouver à Cambridge.

La correspondance entre les deux poètes a été courte et elle est composée de 10 lettres dont 6 envoyés par Pombo à Longfellow, 3 lettres écrites en anglais et envoyées de New York (1 janvier 1868; 27 janvier et 13 février 1872) et 3 lettres écrites en espagnol et envoyées de Santa Fé de Bogotá (18 juin, 8 juillet et 18 octobre 1880). Longfellow a envoyé à Pombo 4 lettres, toutes écrites en anglais à Cambridge (30 mars 1871; 6 février et 14 février 1872; 27 novembre 1880).

De façon générale, on peut affirmer que les lettres de Pombo à Longfellow sont une preuve de l'admiration du poète colombien pour le poète nord-américain. Cela se reflète dans le ton presque solennel de la première lettre : « Un sudamericano, de Nueva Granada » qui est adressée au « eminent autor de *Hiawatha* y traductor del Dante » (Ramos, 1965, p. 6). Pombo exprime sa motivation à lui écrire comme une façon de remercier Longfellow de la traduction que ce dernier a fait des poèmes du poète espagnol Jorge Manrique. C'est en signe de remerciement qu'il a traduit *The Psalm of Life* : « Sírvase Ud. aceptarla [*la traduction de The Psalm of Life*] como un débil testimonio de antigua admiración, y como prenda del reconocimiento de mi raza [*sic*] por la bellísima traducción que debemos a usted de nuestras « Coplas de Manrique » » (p. 6). Il est intéressant de voir dans ce cas, la traduction comme un élément qui permet établir le contact interculturel, comme une espèce d'« acte symbolique » qui a permis à Pombo de se rapprocher de Longfellow.

Dans les lettres Pombo fait une réflexion sur la littérature, la poésie et la traduction; ces affirmations sont une preuve de la profonde connaissance de Pombo et de son sens critique sur la littérature du continent américain. Il faut noter que les lettres de Longfellow sont courtes, le poète nord-américain est aimable, mais il est direct et bref, et laisse Pombo avec beaucoup de questions sans réponse¹⁸. Dans ces lettres, Rafael Pombo lui demande des conseils sur ses traductions : de la même façon qu'avec Bryant, Pombo cherche à « légitimer » ses traductions avec l'« expert ». D'ailleurs, Pombo envoie à Longfellow ses propres poèmes, *Fonda Libre* et *En el Niágara* et d'autre matériel intéressant comme les traductions vers l'espagnol de poèmes du poète nord-américain faites par lui et d'autres collègues colombiens, des articles critiques de littérature publiées dans les journaux colombiens, ainsi que des traductions de livrets d'opéra.

Pombo a essayé aussi de susciter des discussions autour des sujets connus de Longfellow tels que la littérature espagnole. Pombo pensait que discuter des sujets en commun pourrait être la meilleure façon de se connaître un peu plus et d'établir un dialogue intellectuel fructueux. Longfellow a été bref en faisant référence au «la manque du temps ». Cependant, cela n'a pas empêché Longfellow d'admirer les poésies de Pombo : « I quite forgot in my letter to thank you for the *Fonda libre*. Accept my thanks now. It is a charming poem; very melodious and as good as anything in Montemayor or Gil Polo » (Englekirk, 1954, p. 25), ainsi que ses traductions : « Your translations are excellent. They are once faithful and glowing. In particular I like that of *The Psalm of Life*. I beg you to accept my most cordial thanks » (Englekirk, 1954, p. 18-19).

¹⁸ « Estas cartas de Longfellow, que comprenden una época de poco más de nueve años, no son ni “largas” ni muy “interesantes”. Las de Pombo, al contrario, sí debieron de serlo, no sólo por la cantidad de material que venía adjunto –traducciones de Longfellow hechas por Pombo y otros colombianos, poesías originales, recortes, sin contar lo que llegaba en paquetes aparte- sino también por los datos, informes y preguntas que exigían respuesta y que manifestaban plenamente la admiración que su autor sentía por Longfellow y cuánto deseaba establecer y mantener amistad con él, aunque sólo fuera mediante cartas » (Englekirk, 1954, p. 3).

Prenons ces courtes lignes comme une preuve qui montre que leur rapport a été « positif » et teinté d'une certaine condescendance de la part de Longfellow.

En ce qui concerne les commentaires à propos de la traduction, Pombo traite de l'importance du style en langue espagnole. Il traite des sujets tels que la concision de l'anglais, effectivement un des problèmes les plus difficiles pour traduire chez Pombo; les formes poétiques, en particulier l'utilisation en espagnol de l'hexamètre; et la question « classique » de la fidélité/infidélité et littéralité/liberté.

Lisons par exemple, le commentaire que Rafael Pombo fait d'un des poèmes le plus connus de Longfellow et en conséquence, l'une des traductions de Pombo les plus commentées par la critique : « Psalm of Life ». De ce poème Pombo affirme :

« Muchos defectos tiene mi traducción, empezando por no ser literal, y sacrificar al estilo español y al metro adoptado la enérgica concisión del original inglés; pero tal vez el metro interesara al gran poeta que ha tratado de aclimatar el hexámetro en la poesía inglesa, -a pesar de que mis líneas no son hexámetros regulares según la prosodia y métricas latinas,-sino una especie de transacción, algo monótona, entre estas y las españolas» (Ramos, 1965, p. 6).

Pombo s'inscrit dans le discours un peu traditionnel de la « littéralité », comme une façon « correcte » de traduire par opposition à la traduction libre et il adopte aussi cette « soumission » en affirmant « Muchos defectos tiene mi traducción ». Rappelons que cela a été la même position adoptée dans les traductions de Bryant. Il semble que Pombo assume que pareille position constitue le « discours » sur la traduction, comme une espèce de *doxa*. D'ailleurs, Pombo insiste sur la perte de « la enérgica concisión del original inglés ».

La justification de Pombo pour traduire de cette façon est intéressante parce qu'il veut « revendiquer » la langue d'arrivée et prouver que la traduction sert à mettre à l'épreuve les formes littéraires de la langue d'arrivée. Pombo affirme qu'il a essayé d'imiter l'hexamètre, forme connue par Longfellow, malgré des problèmes pour bien l'utiliser :

« Respecto del hexámetro, yo he hecho varias debilísimas tentativas, una de ellas con la *Eneida* y otra con el *Childe-Harold*; pero mi capacidad apenas basta para entrever lo que *debía ser*, lamentar que no *sea*, y conocer que yo no puedo *hacerlo*.-Ni una línea de mis ensayos he publicado» (Ramos, 1965, p. 7).

Pombo montre que le style de la langue d'arrivée est important et qu'il a essayé d'enrichir la métrique espagnole à partir de la traduction.

Cette question de l'hexamètre est de nouveau le sujet qu'il commente dans la traduction d'*Évangeline* de Carlos Morla Vicuña. Pombo écrit à Longfellow que cette traduction a été admirée par Bryant, mais Pombo se plaint du fait que le poème ne soit pas traduit en hexamètres mais en « octavas reales ». Cependant Pombo affirme: « But in several cases where he is unfaithful he produced with the filling up an octava exquisitely musical » (Englekirk, 1954, p. 22). De nouveau, Pombo établit le rapport qu' « une bonne traduction » est « fidèle » si elle reproduit « littéralement » la forme, lorsqu'il dit que Morla Vicuña a été « infidèle » pour avoir utilisé l'« octava real ». Néanmoins, il va réaffirmer sa position sur l'importance de penser au style de la langue d'arrivée lorsqu'il dit que le traducteur chilien est « infidèle », mais le poème est de « bon goût » musicalement. Pombo légitime son commentaire en appelant au style utilisé

par le poète espagnol de tendance romantique, Zorrilla, lequel a utilisé les *octavas reales* dans ses poèmes. En conséquence, Pombo dit: « And now and then I think he is as faithful as, under such shackles any Spanish scholar could be » (Englekirk, 1954, p. 22).

La position de Rafael Pombo, bien qu'elle soit « soumise », cherche à « affirmer » la langue d'arrivée comme une langue littéraire et donc à utiliser la traduction comme un moyen d'être plus flexible avec les formes, et plus créatif pour enrichir la langue et produire des œuvres d'art en langue espagnole comme il en existe dans les autres langues.

C'est intéressant aussi de connaître d'autres commentaires faits par Pombo sur divers sujets. Par exemple, dans la lettre que Pombo a envoyée de Bogota, il a présenté un panorama de la littérature et la culture colombienne de l'époque. Nous pensons que ce commentaire est une façon d'affirmer son idéologie de faire de la Colombie un pays riche culturellement. Pombo fait une liste des réussites les plus importantes des poètes et des écrivains colombiens. Parmi les événements littéraires signalés par Pombo : les traductions du latin de Miguel Antonio Caro; les travaux sur la grammaire espagnole de ce dernier et Rufino José Cuervo; l'étude sur les langues indigènes menées par Ezequiel Uricoechea et Rafael Celedón, parmi d'autres. Toutes ces publications ont contribué à diffuser la popularité de la Colombie dans l'Amérique hispanique comme l'« Atenas Suramericana », étiquette dont les intellectuels colombiens se montraient satisfaits. Avec cette idée, Pombo fait preuve de sa fierté pour le développement culturel du pays et il adopte une attitude « érudite » en faisant cette liste de tous ces événements littéraires pour essayer d'être au niveau du poète nord-américain et montrer que son pays traverse un grand progrès littéraire et culturel.

Finissons notre analyse en exprimant la vision de Pombo sur Longfellow consignée dans cette correspondance. Celle-ci est la preuve de la plus grande admiration et identification de Pombo avec les valeurs représentées par Longfellow. Pombo lui dit qu'il est en train de préparer une conférence sur lui pour être lue aux membres de l'*Academia Colombiana de la Lengua* et il fait une énumération des quelque 10 points où il décrit l'œuvre de Longfellow.

Pombo commence par faire une apologie des valeurs et de la personnalité du poète « Su espíritu y corazón cosmopolitas, sin limitacion de razas, naciones, lenguas, tiempos, sectas, etc., » (Englekirk, 1954, p. 40). D'ailleurs, Pombo admire « su constante y perfecta moralidad y espiritualidad: moral viril, de deber, actividad y energía, no de inercia y devoción soñolienta » (*Ibid.* p. 40). Pombo pense que Longfellow doit être apprécié parce qu'il est le symbole du respect et de l'amour pour la tradition. Pombo partage la vision que Longfellow a de l'art et de la poésie comme des outils moraux qui élèvent l'esprit humain : « Tengo para mí que la poesía debe ser a un tiempo progresista y conservadora; para destruir, la barbarie y la ignorancia bastan » (*Ibid.* p. 41). Nous pouvons voir que Pombo partage avec Longfellow cette idée pédagogique d'éduquer travers l'art et la littérature, idées aussi marquées par une vision morale et chrétienne.

Après cette apologie de la personne de Longfellow, Pombo fait des commentaires sur son œuvre et la valeur littéraire de celle-ci. Pombo admire des caractéristiques particulières de la poésie du poète nord-américain, en particulier les thématiques : la poésie descriptive, la « poesía del hogar » ou la « poesía de asunto indígena americano », « la poesía de asunto bíblico », et en général, toute la poésie de caractère narratif. En ce qui concerne cette dernière, Pombo affirme que ce genre de poésie est celui qui doit figurer dans les livres pour les jeunes. Il admire tous les genres et les idées que, lui-même, a voulu transmettre dans son pays. Une littérature de caractère traditionnel, moral et avec des intentions pédagogiques.

Pour conclure, nous pouvons affirmer que l'admiration de Pombo pour Longfellow est grande et cette correspondance en est la preuve. Ce qui retient particulièrement notre attention

c'est de voir comment la différence religieuse n'a pas empêché Pombo de découvrir et d'admirer l'œuvre de Longfellow. Avec cette correspondance nous voyons comment la traduction et l'admiration de Pombo pour Longfellow est un élément qui fait ressortir la différence de valeurs, établit le dialogue parmi les deux cultures et finalement, avec humilité et presque « soumission », reconnaît comment dans la différence se trouvent des points communs. Ainsi, Pombo écrira à Longfellow:

« Nosotros como católicos y como españoles, debemos a dar a Ud. Una acción pública de gracias por el espíritu generoso y simpático con que toca nuestra religión, historia y lengua; y no menos debemos agradecer los aficionados a las letras el ejemplo y las lecciones que nos da con su cultivo, lo que será, en el fondo, el objeto de mi “conversación” del 6 de agosto » (Englekirk, 1954, p. 45).

4. Conclusion : Rafael Pombo un médiateur interculturel

Cet article nous a permis d'identifier combien la figure de Rafael Pombo apparaît trop emblématique pour comprendre comment se sont établis les rapports avec l'étranger au XIX^e siècle, particulièrement avec les États-Unis. La figure du « poète de l'enfance » est complétée avec la figure de l'« ambassadeur culturel » ou du « médiateur interculturel ».

Mais qu'entend-on au juste par le concept de « médiation interculturelle »? Lorsque Pym (1998) expose son concept d'interculturalité, il fait référence à des situations dans lesquelles les traducteurs se trouvent dans une situation de contact, de « frontières ». Presque par nature, toutes les cultures sont en « situation de frontière » : les sociétés sont constituées par plus d'une culture, divers groupes convergent dans un espace. Par ailleurs, les cultures ne sont pas fermées aux influences d'autres cultures et les contacts entre les cultures sont une activité normale : « I use the term 'interculture' to refer to beliefs and practices found in intersections or overlaps of cultures, where people combine something of two or more cultures at once » (Pym, 1998, p. 177). Ce que nous trouvons intéressant de ce concept c'est qu'avec celui-ci Pym met l'accent sur trois aspects qui présentent un grand intérêt. Tout d'abord, Pym pense que les traducteurs se trouvent dans les « intersections » où les langues et les cultures établissent des rapports ; le traducteur incarne lui-même cette idée parce qu'il n'est pas un agent monolingue, et par conséquent, il n'est pas monoculturel. L'interculturalité est alors cet espace particulier dans lequel convergent tous ces éléments. Ensuite, les traducteurs « bougent »; cette situation de déplacement des traducteurs et des traductions montre comment le traducteur ne peut pas être identifié avec une seule culture, parce qu'il est le produit de la diversité. Finalement, cette situation d'interculturalité met en évidence le caractère de « profession » de la traduction : « Translators are not the only people likely to be found in the cultural intersections of their urban geometry. They often work for or alongside other intermediaries like diplomats, negotiators, travelers, academics, teachers, journalists, scientists, explorers and traders of all kinds » (Pym, 1998, p. 188). Cette hypothèse a permis à Pym d'affirmer combien les traducteurs font plus que traduire et font partie de réseaux, de « professional networks ».

Cela dit, nous voulons ici dire que Pombo a joué un rôle comme médiateur interculturel parce qu'il a vécu une situation particulière de contact parmi les cultures. Il a envisagé dans la traduction un outil pour établir les contacts et permettre que les cultures s'intègrent et partagent, il a construit un espace de communication où les deux cultures se confrontent et peuvent avoir un point de contact.

À travers du cas étudié ici, on a vu que pour Pombo la traduction a été un « exercice intellectuel » qui a traversé toute sa carrière. La traduction doit se concevoir comme une « activité professionnelle » liée à toute l'ambiance socioculturelle et qui a eu le rôle d'« instrument de contact ». Pombo est un agent qui a vu dans la traduction un outil pour s'approprier des modèles, ainsi qu'un instrument pour enrichir la langue d'arrivée, et de cette manière affirmer son identité.

L'histoire de la traduction se présente dès lors comme une porte d'entrée permettant d'accéder à des situations diverses comme nous l'avons exposée ici. L'histoire de la traduction et la valeur intrinsèque donnée au traducteur, met en évidence que la traduction est une activité centrale dans la construction des savoirs et les identités et surtout elle peut nous fournir des éléments pour mieux comprendre le rapport de la Colombie avec les influences étrangères et les fonctions données par ses agents, les traducteurs.

RÉFÉRENCES

- AGUIRRE GAVIRIA, Beatriz Eugenia. (2004). Soledad Acosta de Samper y su papel en la traducción en Colombia en el siglo XIX. *Ikala: Revista de Lenguaje y Cultura*, 9(15), pp. 233-267.
- BASTIN, Georges. (2006). Subjectivity and Rigour in Translation History. The case of Latin America. Dans: Bastin, George et Paul Bandia (ed) *Charting the Future of Translation History*. (pp. 111-129). Ottawa: University of Ottawa Press.
- (2003). Por una historia de la traducción en Hispanoamérica. *Ikala: Revista de Lenguaje y Cultura*, 8(14), pp. 193-217.
- DELISLE, Jean et Judith Woodsworth (ed). (1995). *Les traducteurs dans l'histoire*. Ottawa & Paris: PUO/UNESCO. [Traduction vers l'espagnol. (2005). *Los traductores en la historia*. Medellín: Universidad de Antioquia].
- (1999). *Portraits de traducteurs*. Ottawa & Arras: Les Presses de l'Université d'Ottawa & Artois Presses Université.
- (2002). *Portrait de traductrices*. Ottawa & Arras : Les Presses de l'Université d'Ottawa & Artois Presses Université.
- (2003). La historia de la traducción: su importancia para la traductología y su enseñanza mediante un programa didáctico multimedia y multilingüe. *Ikala: Revista de Lenguaje y Cultura*, 8(14), pp. 221-235.
- DE ONÍS, José. (1952). *The United States as seen by Spanish American writers*. New York: Hispanic Institute.
- DURAND, José. (1859). *Guía del Viajero en Los Estados Unidos*. New York: F. J. Vingut.
- ENGLEKIRK, John E. (1942). Notes on Longfellow in Spanish America. *Hispania*, 25 (3), (pp. 295-308). Consulté le 12 janvier 2008, dans la base de données JSTOR.
- (1954). *El epistolario Pombo-Longfellow*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo.
- GONZÁLEZ, Manuel Pedro. (1959). Two Great Pioneers of Inter-American Cultural Relations. *Hispania*, 42 (2), (pp. 175-185). Consulté le 12 janvier 2008, dans la base de données JSTOR.
- MANCHESTER, P. T. (1931). American Poetry in Spanish Translation. *Hispania*, 14 (5), (pp. 341-346). Consulté le 12 janvier 2008, dans la base de données JSTOR.
- ORJUELA, Héctor. (1965). *Biografía y bibliografía de Rafael Pombo*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo.
- (1975). *La obra poética de Rafael Pombo*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo.
- (1980). *Imagen de los Estados Unidos en la poesía de Hispanoamérica*. México: Universidad Nacional Autónoma de México.
- OROZCO, Wilson. (2000). La traducción en el siglo XIX en Colombia. *Ikala: Revista de Lenguaje y Cultura*, 5(9-10), pp. 73-88.
- POMBO, Rafael. (1957). *Poesías completas*. Madrid: Aguilar.
- PÖPPEL, Hubert. (2004). Educar o inculcar con literatura: las fábulas de Rafael Pombo y María Eastman. Dans: Santiago Castro-Gómez (Éd.), *Pensar el siglo XIX. Cultura, biopolítica y modernidad en Colombia*. (pp. 251-272). Pittsburgh: Biblioteca de América & Instituto Internacional de Literatura Iberoamericana.

- PYM, Anthony. (1998). *Method in Translation History*. Manchester & UK: St Jerome.
- QUIJANO, Arturo. (1933). EL curioso archivo de Pombo. Cromos No. 891. Bogotá.
- RAMOS, Oscar Gerardo. (1965). *Dos documentos inéditos de Pombo a Longfellow*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo.
- ROBLEDO, Beatriz Helena. (2006). *Rafael Pombo. La vida de un poeta*. Bogotá: Vergara & Ediciones B.
- ROMERO, Mario Germán. (1983). *Rafael Pombo en Nueva York*. Bogotá: Editorial Kelly.
- SILVA GRUESZ, Kirsten. (2002). *Ambassadors of Culture. The Transamerican Origins of Latino Writing*. Princeton: Princeton University Press.
- Site web de la présidence de la République de la Colombie. Consulté le 3 juin 2008, à <http://web.presidencia.gov.co/>.
- Site web de la Fundación Rafael Pombo. Consulté le 3 juin 2008, à <http://www.fundacionrafaelpombo.org>
- Site web de la Mairie de Santa Fé de Bogotá. (2007). *Mundo Pombo, un cuento hecho realidad*. Consulté le 15 juin 2008 à http://www.bogota.gov.co/portel/libreria/php/frame_detalle_noticias_1_nyn.php?h_id=20906&version=a
- Site web du parc *Mundo Aventura*. Consulté le 15 juin 2008 à http://www.mundoaventura.com.co/inicio_pombo.asp